

nuer son récit à Valréaz et nous expliquons les événements qui s'étaient passés, événements dont tous les détails n'étaient pas connus du fermier.

L'hiver venait et les visites du bel étranger se faisaient plus rares.

Inquiète, Lory lui dit dans une de leurs entrevues :

—Dieu seul jusqu'à présent a été témoin de nos serments, l'amour te fait un devoir de demander ma main... mon père m'a rendu sa tendresse, il ne te la refusera plus.

Mais Léon se récria :

—Y penses-tu... affronter de nouveau la colère de ton père... oh non...

—Je l'affronterai seule et le jour où tu te présenteras ici, mon père te tendra la main.

—Ne lui révèle rien avant de me revoir, reprit Léon, car avant de te demander à ton père, il faut que j'obtienne du mien l'autorisation de t'épouser... et je ne dois pas te cacher que mon père est très ambitieux pour mon avenir... je ne sais vraiment pas comment lui dire que je veux pour femme la fille d'un douanier.

En entendant ce langage nouveau, Lory était devenu pâle comme la mort, les larmes inondaient son visage.

Elle se leva, grave et digne, puis refoulant ses pleurs, elle dit :

—C'est la première fois que vous me parlez ainsi, Léon; rien, disiez-vous, ne devait, de votre côté, s'opposer à notre bonheur.

—Mais, ma chère enfant, je ne pouvais pas te dire, j'ignorais, moi-même, que mon père voulait me marier à sa pupille...

Lory l'interrompit, vibrante d'émotion et de douleur :

—Vous ne pouviez ignorer les idées de votre famille... vous les connaissiez parfaitement... ne dites pas non... vous mentiriez... Comment nommez-vous alors votre conduite envers moi... vous ne pouvez m'épouser, mais comment nommez-vous votre refus après m'avoir fait perdre l'affection de tous ici.

—Calmez-vous Lory... calmes-toi, je t'aime toujours et je tiendrai mes serments, donne-moi du temps... rien ne presse... pourquoi parler sitôt à ton père.

—Par pitié, Léon, je ne puis plus vivre ainsi, je vous le jure, il faut... je veux parler à mon père... parles au tien, obtiens son consentement... dis-lui combien je t'aime, combien nous nous aimons, dis-lui qu'il n'y a jamais eu de tache dans notre famille, que mon père est un ancien soldat...

—Dans dix jours, je reviendrai... Je te demande dix jours pour obtenir le consentement de mon père, puis nous nous jetterons ensemble aux pieds du tien.

—Soit, pendant dix jours encore, je garderai le silence, mais pas plus, n'est-ce pas, car sa tendresse s'alarme de mon teint pâle et des larmes qu'il surprend dans mes yeux; c'est qu'avant de te connaître, vois-tu, j'étais joyeuse, je chantais du matin au soir comme l'alouette légère chante en s'élevant dans le ciel bleu.

Pauvre père! il s'inquiète, il m'interroge et il faut mentir... toujours mentir... cela devient pour moi un supplice au-dessus de mes forces... oh! Léon, fais que je n'aie plus à lui cacher notre amour... notre amour dont je serais fière si je pouvais m'appuyer à ton bras...

Le jeune homme lui fit de nouvelles promesses, puis il partit.

Lory le regarda s'éloigner triste et sombre, songeant avec angoisse à l'avenir de son amour; le profond soupir qui s'échappa soudain de sa poitrine témoignait assez du peu d'espoir qu'elle avait de voir le ciel s'éclaircir pour elle.

La journée qui devait ramener Léon s'était passée; la nuit qui suivit, Lory, la passa priant et pleurant, étouffant ses sanglots pour ne point troubler le repos du vieux douanier, qui se réjouissait de passer une nuit dans son lit, ce qui lui arrivait rarement.

Ce fut heureux pour la jeune fille que Périn partit dès le matin pour les Petites-Dalles où il devait rencontrer le lieutenant de la douane, son chef direct, car il se fut certainement aperçu et alarmé, du